

« Le printemps, monsieur Deslauriers »

Solange Lévesque

Numéro 44, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27484ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1987). Compte rendu de [« Le printemps, monsieur Deslauriers »]. *Jeu*, (44), 180–182.

de tabou et de charge émotive, requiert une participation très intime de sa part.

L'intérêt de la pièce tient donc à la richesse de son contenu textuel et à l'excellence des comédiens, mais aussi à une mise en scène habile et discrète, qui renonce à briller par des trouvailles, mais colle fidèlement à l'esprit du projet de Louise Dussault.

solange lévesque

«le printemps, monsieur deslauriers»

Texte de René-Daniel Dubois. Mise en scène: Daniel Roussel, assisté de Luc Prairie; décor: Marcel Dauphinais; costumes: François Barbeau, assisté d'Anne Duceppe; éclairages: Claude Accolas; musique: Catherine Gadouas, d'après le *Requiem* de Giuseppe Verdi; environnement sonore: Richard Soly; accessoires: Jean-Guy Dion, assisté de Renaud Bélanger. Avec Gérard Poirier, Mireille Thibault, Jean-Louis Millette, Louise Saint-Pierre, Robert Lalonde, Raymond Legault, Patricia Nolin, Guy Nadon, Marc Béland et Jean-François Blanchard. Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée à la salle Port-Royal de la Place des arts du 8 avril au 16 mai 1987.

un printemps clair-obscur

La pièce de René-Daniel Dubois avait été commandée par Jean Duceppe qui, n'eût été sa santé défaillante, devait jouer monsieur Deslauriers. Elle était très attendue; on avait hâte de connaître ce qui suivrait le succès remporté par *Being at home with Claude*.

À l'instar de plusieurs autres auteurs cette année, Dubois donne la parole à un père. Monsieur Deslauriers est un homme âgé, malade, qui n'en a plus que pour quelques mois à vivre. Sa mort imminente le porte à vouloir mettre ses affaires en ordre et à régler ses derniers comptes avant de disparaître. Et des comptes, il en a à régler; Deslauriers s'est «fait lui-même», comme on dit; avec un minimum d'instruction, à force de travail et d'acharnement, il a amassé son million et il a engagé ses sept enfants (dont

l'un est décédé) dans son entreprise. Il décide subitement de déshériter ses quatre fils et deux filles, et leur coupe l'accès aux vivres financiers — qui leur permettraient de mener une vie facile en toute sécurité —, sans crier gare et sans qu'au premier abord on comprenne pourquoi.

Le petit déjeuner où le père convie ses six enfants plus un petit-fils (qui représente le fils décédé) pour leur annoncer et leur expliquer les mobiles de sa décision constitue l'essentiel de la pièce.

Ce qui m'a frappée et qui m'a semblé le plus achevé dans cette production, c'est sa mise en espace. Je ne considérerai donc pas particulièrement la pièce comme telle, mais plutôt la manière dont on l'a installée sur la scène ingrate de la salle Port-Royal.

Quand je parle de l'ingratitude de la scène, je fais évidemment allusion à sa largeur démesurée; dans le cas du *Printemps...*, l'action se déroule dans une arène, sur une patinoire bordée d'un côté par des gradins vides, et de l'autre par les gradins où sont assis les spectateurs. Au centre de la patinoire, une longue table a été dressée pour l'étrange banquet auquel le père a convié ses enfants, à onze heures du matin. Aux bouts de cette table entourée de fauteuils se trouvent deux tables d'appoint, placées perpendiculairement et chargées de nourriture. Voilà pour le mobilier. Dès le lever du rideau, on a une impression de vide — et même quand les sept invités arriveront au rendez-vous, la sensation de vide et de démesure persistera —, qui diminue la taille réelle des personnages.

Cette pièce et sa mise en scène obéissent à un système que nous reconnaissons d'instinct; sa cosmologie est très semblable à celle de notre univers: il y a un père solaire, central, immobile, autour duquel gravitent sept enfants, comme des planètes. Le dynamisme des déplacements dans l'espace relevant de cette cosmologie sera gouverné par deux forces opposées: la force centrifuge et

la force centripète; les personnages se veront tour à tour rejetés loin du personnage central qu'est le père, et attirés près de lui, selon la vitesse, la densité et la force des événements qui se déroulent. À deux reprises seulement, le père quittera son poste de contrôle pour laisser la place à un autre personnage.

Le rideau se lève sur monsieur Deslauriers et son infirmière privée, qui essaie de le convaincre de renoncer à son projet et tente de le mettre en garde contre les excès qu'elle prévoit. Ce dernier la chasse immédiatement et brutalement en dehors de la patinoire, dans les gradins, où elle demeurera jusqu'à la fin, et d'où elle assistera en témoin impuissant au dernier coup de force du père, qui va tour à tour attirer vers lui ou refouler tous ceux qui s'approchent, comme s'il avait le pouvoir de déterminer les mouvements des autres corps et leur position dans l'espace par rapport à la sienne. En ce sens, il est vraiment souverain d'un espace qu'il a lui-même organisé, dont il maîtrise

parfaitement l'ordonnance, et je crois que cela vaut autant pour l'espace mental.

Par contre, il n'échappera pas à d'autres lois physiques qui découlent du lieu qu'il a choisi pour le rassemblement familial: sur la patinoire, le sol est de glace, et les personnages devront sans cesse demeurer attentifs au moindre de leur déplacement, autrement ils risquent de glisser et de perdre l'équilibre.

Les passages musicaux (extraits du *Requiem* de Verdi) contribuent à exagérer encore la dimension des lieux, de même que l'éclairage qui, lors des scènes dialoguées, donne à voir tous les recoins de l'aréna, et lors des scènes où les personnages nous font part de leur monologue intérieur, plonge toute la scène dans un clair-obscur où n'est illuminé que le personnage concerné. Le sol se couvre alors d'un treillis de lumière suggérant des fils tendus sur lesquels avancent les protagonistes, comme pour trouver un chemin dans le noir.



Le Printemps, monsieur Deslauriers, de René-Daniel Dubois, mis en scène par Daniel Roussel à la Compagnie Jean-Duceppe. Photo: André Panneton.

Au début de la pièce, donc, les enfants arrivent un à un, se dirigent vers le père pour réclamer des explications, et sont chacun leur tour renvoyés près des coulisses ou des gradins; le père demeure imperturbable, calé dans son haut fauteuil. Seule la fumée qui monte de son cigare nous signale sa présence, puisque ce fauteuil est placé dos au public. Plus tard, dès qu'il commence à parler de lui-même, les enfants font cercle autour de lui. Il ne cédera sa place centrale que rarement, lorsque son petit-fils François et son fils Yvon iront à leur tour de leur monologue; il traversera alors la «ligne bleue» pour aller se ranger près de la bande.

Dans les moments les plus intenses, comme lorsque le père s'entretient avec un jeune homme qui est en réalité son double le représentant alors qu'il avait vingt ans, les enfants se comportent comme un chœur, se tiennent par grappes derrière la table, ou aux deux bouts de la scène. La position des personnages en groupes devient symétrique dans presque tous les passages où l'émotion culmine; par exemple, quand le père révèle ses secrets et fait part de ses rêves, ou quand il dévoile à ses enfants son histoire passée. Cette symétrie, pour laquelle le metteur en scène a opté, crée une impression d'ordre et d'équilibre au sein d'une situation pourtant tragique, comme si tout à coup le temps s'arrêtait; le spectateur, dégagé d'avoir à suivre les déplacements des personnages, se trouve entièrement disponible pour recevoir le texte.

C'est donc en traitant le mal par le mal, en jouant avec les murs nus de la scène et en exagérant le plus possible la démesure des lieux que Daniel Roussel arrive à rendre possible le climat d'intimité nécessaire à l'expression des sentiments exacerbés qui animent la famille Deslauriers: les oppositions les plus féroces autant que les mouvements de tendresse.

Le metteur en scène a trouvé en Claude Accolas et en toute l'équipe de scène une inspiration complémentaire à la sienne. De

toutes les mises en scène de Roussel que j'ai eu l'occasion de voir cette année, celle-ci est la plus saisissante.

solange lévesque

«pour en finir une fois pour toutes avec Carmen»

Adaptation et conception musicale: Robert Lepage, Daniel Toussaint et Sylvie Tremblay. Mise en scène: Robert Lepage, assisté de Sylvie Galarneau; direction musicale: Daniel Toussaint; scénographie: Michel Crête. Avec Josée Deschênes, Benoît Gouin, Pierre-Philippe Guay, Hélène Leclerc, Marco Poulin et Sylvie Tremblay. Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 21 avril au 16 mai 1987.

plaisirs d'une entreprise piégée

En finir une fois pour toutes avec Carmen est une entreprise piégée au départ: plus grande sera la réussite de Robert Lepage, plus elle suscitera de nouveaux discours à propos de ce personnage exemplaire, et plus les metteurs en scène voudront le convoquer à nouveau. Aventure téméraire qui éblouit parfois et laisse souvent sur son appétit. Voyons quelques exemples.

L'amour
est comparable au pétrole
c'est la principale source d'énergie
il est utilisé de multiples façons
et mis dans les mains maladroites
d'un être humain
il devient explosif¹

est-il donné, en substance, à lire au spectateur comme prémisses à la dernière «pièce» de Robert Lepage. Défile ensuite un simulacre de générique du genre de ceux de bien des films des années trente ou quarante. D'entrée de jeu, le ton est donné: on nous convie à la parodie, les références seront nombreuses, les caricatures abondantes.

1. Nous citons de mémoire, donc approximativement.